ADRIEN HANOTELLE

LE SIXIÈME ACTE DE RUY-BLAS

PRÉCÉDÉ

d'une Préface par JEAN JULLIEN

et d'une Confidence par CHARLES CHAPRON

Dessins de A.-F. GORGUET



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
3 ET 5, PLACE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL

1893

A l'ami fidèle - Au poète inspiré
Au trop modeste
Son bien insuffisant ami
Chopin

LE

SIXIÈME ACTE DE RUY-BLAS

Ligue des Lézards Décoratifs

SOIRÉE DU 10 JUIN 1893



PROGRAMME

Le VIe acte de Ruy-Blas

Œuvre posthume et postiche de VICTOR HUGO
découverte et présentée par un Membre de la Ligue.

DISTRIBUTION

La Reine	Mlle LARA
Le Roi Charles II . .	M. LOUIS D'ANGLARS, *Président de la Ligue*
Matalobos.	MM. F. PASTRÉ
don César de Bazan .	FROMENT
don Salluste	CHARNY
Ruy-Blas	BELLE
don Guritan	HAMELIN
Perez, apothicaire . .	SCHUTZ
L'Écuyer-major	PETILLOT
Le Confesseur du Roi.	BIÉVILLE

Seigneurs d'importance graduée, Pages, Soldats, Laquais, Bourgeois.



ADRIEN HANOTELLE

LE
SIXIÈME ACTE
DE RUY-BLAS

Joué pour la première fois le 10 juin 1893

A LA REPRÉSENTATION
DONNÉE PAR LA LIGUE DES LÉZARDS DÉCORATIFS



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
3 ET 5, PLACE DE VALOIS (PALAIS-ROYAL)

1893

PRÉFACE CRITIQUE

Vous ne connaissez peut-être pas la Ligue des Lézards décoratifs? Je vous excuse, je n'y avais moi-même guère fréquenté avant samedi dernier, et je crois bien que c'était la première manifestation officielle de son existence. Cette Ligue, dont le nom aux allusions paresseusement esthétiques est né d'un calembour, n'avait à sa formation aucun but, et aujourd'hui, nous affirme son avocat général dans sa conférence, elle n'en a pas davantage. Cette société a donc une raison majeure pour faire de grandes choses.

En l'absence de la Comédie-Française, la Ligue a pensé que le moment était venu de se montrer et de prouver que M. Claretie et ses employés n'avaient pas emporté dans leurs sacs de nuit toute la gloire dramatique de la France. A la Comédie, on joue généralement Ruy-Blas *en cinq actes; la raison en est que jusqu'à ce jour on croyait que Victor Hugo s'était arrêté là dans son œuvre. Les Lézards prétendent, eux, que, vers la fin de sa vie, très attristé du dénouement si noir qu'il donnait au drame, l'au-*

teur avait écrit, pour remettre les choses en place, un sixième acte, qu'ils livrent aujourd'hui à l'admiration de la foule. Ce diable de génie a laissé tant d'œuvres posthumes que, ma foi, il n'y aurait rien d'impossible!

Quoi qu'il en soit, on comprendra que la chose mérite d'être étudiée longuement, et voici ce sixième acte tel qu'il nous fut donné.

. . . .

Les hugolâtres crieront au sacrilège, comme si le grand poète était de ceux qu'une innocente plaisanterie peut atteindre. D'ailleurs, le lézard Hanotelle, auteur de cette mystification, me semble connaître trop bien Hugo, être trop imprégné de son œuvre, pour ne pas compter parmi ses respectueux admirateurs; avouez maintenant qu'il a joué des procédés romantiques avec malice et « débiné le truc » avec infiniment d'esprit et de verve.

Je ne veux point parler de l'ingéniosité des moyens employés pour ramener vers un sens plus humain les personnages extravagants; ces moyens sont ficelles semblables à celles dont on usa pour les faire sortir du commun des mortels. Mais sans accorder à cette amusette plus d'importance que l'auteur ne lui en donne, les caractères, le fond, s'il se peut dire en semblable pochade, ne manquent pas d'intérêt et d'intérêt bien moderne. Ce roi qui pardonne pour conserver intact le prestige de la royauté; cette reine qui si vite oublie pour le

bellâtre le ver de terre amoureux d'une étoile, quelle philosophie! Et l'avènement de ce don César! le roublard aux appétits formidables succédant au benêt intègre!

. . . .

Ce n'est point là, à proprement parler, une parodie, puisque c'est une suite de la pièce, un revirement du romantisme, et dans ce pastiche satirique le comique naît, tout naturellement, du contraste entre la solennité qui reste et la familiarité qui monte. Le vers, souvent bien frappé, a des trouvailles curieuses et des chutes désopilantes. Nous verrons ce sixième acte l'hiver prochain sur un vrai théâtre; à la bonne heure!

JEAN JULLIEN.

(Extrait du *Paris* du 18 juin 1893.)

CONFÉRENCE

DE

CHARLES CHAPRON

AVOCAT GÉNÉRAL DE LA LIGUE DES LÉZARDS DÉCORATIFS

Mesdames, Messieurs,

Je suis heureux d'être auprès de vous l'interprète des sentiments de la Ligue des Lézards Décoratifs et de vous remercier en son nom du bienveillant empressement avec lequel vous avez répondu à son appel.

Et cependant vous ne la connaissiez pas. Vous ne soupçonniez même point son existence.

Aussi je vous demande la permission de vous la présenter et de la placer sous votre gracieux patronage.

Son histoire est bien intéressante, et je veux vous la conter en quelques mots.

*
* *

Là-bas, à Montparnasse
Près du chemin de fer de la ligne de Brest (1),

quelques jeunes gens poussés par je ne sais quelle communauté de sentiments se rencontrèrent réunis dans le culte d'une même Egérie, qui n'était autre, sans doute, que la vieille gaieté gauloise.

Ce fut le noyau de la Ligue des Lézards Décoratifs.

A ceux-là bientôt vinrent s'en joindre d'autres également partisans des *joyeux deviz* et des luttes de l'esprit. — Et la Ligue se trouva définitivement fondée.

Immédiatement chacun s'adjugea une dignité — (cela sied bien par ce temps d'égalité démocratique), — si bien que la Ligue ne compte que des Hauts Dignitaires. — Outre son Président, qui allie à la majesté décorative la sérénité et la placidité d'esprit, qui sont le propre de ce genre de magistrature, elle a son Grand Aumônier, son Ministre des Beaux-Arts, son Connétable, — voire son Néophyte à vie, — et tant d'autres qui remplissent leurs hautes fonctions avec un zèle et un désintéressement dignes d'éloges.

De but, la Ligue à son berceau n'en eut point — elle n'en a pas davantage aujourd'hui, et les statuts en proclament l'inutilité.

A quoi bon un but déterminé? N'est-ce donc

1. Adrien Hanotelle, *Lettre d'un délégué de province.*

point suffisant, pour légitimer son existence (encore que comme tant d'autres, elle n'ait point l'autorisation du gouvernement), que de grouper dans son sein, poètes, orateurs. artistes, soldats, — réunir Apollon et les Muses, Bacchus, Vénus et Bellone, en un mot tous les dieux de l'Olympe.

Place, place au banquet!

La Ligue est ouverte à tous; à tous ceux qui feront preuve d'esprit et de talent.



N'allez point croire toutefois que ces intrépides disciples de Rabelais, que ces Lézards, en dépit de leur nom, aient pour la Paresse le même culte que pour les autres divinités.

Bien au contraire, ce sont des chercheurs, et leur Archiviste-Paléographe pourrait seul dire avec quelle assiduité surprenante et quelle ardeur souvent enivrante, il fouille et refouille les coins de sa bibliothèque, pour se pénétrer de son contenu!



Or, il est advenu qu'un jour, dans ses recherches, notre Grand Aumônier a fait une découverte merveilleuse.

Cette découverte, c'est le VIe acte de Ruy-Blas.

Mesdames, qui l'eût cru.

Messieurs, qui l'eût dit?

Il y avait un VIe acte de Ruy-Blas !

Vous n'en connaissiez certainement que cinq, jusqu'à ce jour, ni moi non plus !

Et cependant, cela était ! Il y avait un VIe acte.

Et quel VIe acte ! Un sixième acte révolutionnant absolument toutes les idées, et révélant un Victor Hugo inédit, j'oserais dire fin-de-siècle.

On tint conseil. Le manuscrit était-il authentique ?

Pour moi, j'aime mieux vous le dire, je n'oserai en jurer, — car, dit le proverbe, il ne faut jurer de rien.

Mais je ne doute pas que, lorsque vous aurez entendu l'œuvre, vous ne disiez comme nous, que si elle n'est point de Victor Hugo, elle serait digne d'en être !

Permettez-moi de vous rappeler en quelques mots ce sombre drame intitulé : « Ruy-Blas », que vous croyiez bien fini, et dans lequel nous allons vous replonger tout-à-l'heure.

Vous vous souvenez que vers l'an de grâce 1700 un certain don Salluste, ministre du roi d'Espagne, Charles II, ministre à poigne, peu scrupuleux, grand amateur de pots de vin et autres petits bénéfices accoutumés de la politique, s'était vu enlever son portefeuille, par ordre de la Reine, pour avoir refusé d'épouser une fille qu'il avait mise à mal.

On ne badinait pas avec l'amour, en ce temps-là.

Vous vous souvenez aussi que, pour se venger de la Reine et revenir au pouvoir, il avait essayé de la faire compromettre par son parent, don César de Bazan, riche d'honneur, mais pauvre d'argent, plus connu dans le monde des escarpes que dans celui des courtisans, et, sous le nom de Zafari, grand ami de Matalobos, le roi des voleurs de Madrid.

Sur son refus de se prêter à ses noirs desseins, le bon Salluste avait fait enlever et conduire en Barbarie (de nos jours on dirait faire un voyage à la Nouvelle), — son parent récalcitrant, et l'avait remplacé par son laquais Ruy-Blas.

Le Roi ne s'occupait ni des affaires de l'État — ce qui valait peut-être mieux — ni, ce qui était pire, de sa femme que cela ennuyait prodigieusement; restait continuellement à la chasse aux loups, en laissant la Reine aux soins jaloux d'une vieille duègne, la duchesse d'Albuquerque, et d'un vieux majordome, le sec don Guritan, qui se permettait cependant d'être amoureux, mais transi, de sa souveraine.

Or il advint, ce qui devait arriver, que Ruy-Blas, qui était déjà amoureux de la Reine avant de la voir, en devint absolument fou quand il l'eut vue, — que la Reine qui s'ennuyait de son côté ne resta pas insensible aux assiduités et aux prévenances du ministre, — et parce qu'il était joli garçon, — ce qui est bien humain, — et parce que le roi était toujours à chasser le loup, — Victor

Hugo aurait dû dire le cerf, — et enfin parce qu'il était honnête, — ce qui ne laissait point que de la surprendre.

Il paraît que c'était chose rare qu'un ministre honnête, même de ce temps-là.

Et puis, comme toujours, lorsque tout allait bien, que Ruy-Blas avait jeté à la porte tous les chéquards... je veux dire les corrompus, qu'il était fait duc d'Olmedo, que sa flamme allait être couronnée, voilà le traître don Salluste qui reparaît et machine une nouvelle trame en amenant la Reine dans la maison de Ruy-Blas pour arriver à la perdre.

Et alors les événements se précipitent! Don César de Bazan, le vrai, revient de son voyage forcé, tout juste pour tuer par erreur le vieux jaloux de Guritan, au moment où celui-ci allait demander compte à Ruy-Blas de son amour pour la Reine et surtout de son succès. Et aussi pour se faire arrêter sur la dénonciation de don Salluste, qui le fait passer pour Matalobos le bandit, quelque chose comme le Ravachol de cet heureux temps, qui ne connaissait point la dynamite.

La reine est tombée dans le guet-apens, — elle a abandonné le palais royal — et est venue chez Ruy-Blas.

Pour quoi faire?

Amour et mystère!!!

Don Salluste va triompher, la Reine est perdue, quand Ruy-Blas sort de sa torpeur, tue

don Salluste avec sa propre épée et s'empoisonne lui-même pour ne pas survivre à son déshonneur et au mépris de la Reine, qui, à ce moment suprême, lui donne le baiser de la consolation.

Et pendant ce temps-là, le roi Charles II chassait toujours le loup!!!

Et tout le monde est mort! Et vous sortiez du spectacle, comme moi, tout émus et tout bouleversés de ce drame épouvantable qui surpasse l'imagination et glace l'âme d'un effroi mortel!

Eh bien! voilà qui va vous surprendre! Et ce n'est pas le moindre étonnement que vous éprouverez tout à l'heure, que de voir tous les personnages ressusciter, reprendre leur état, selon l'ordre naturel des choses, et la pièce se dénouer le plus tranquillement du monde, sans effusion de sang, sans absorption de poison.

Mais je n'en dis pas davantage. Ne me pressez pas! ce serait peine perdue. Je ne dirai rien.

Ce serait déflorer la pièce, et vous enlever le charme de la surprise.

Qu'il me soit permis, avant de terminer, d'adresser tous nos remercîments aux interprètes du VIe acte de Ruy-Blas.

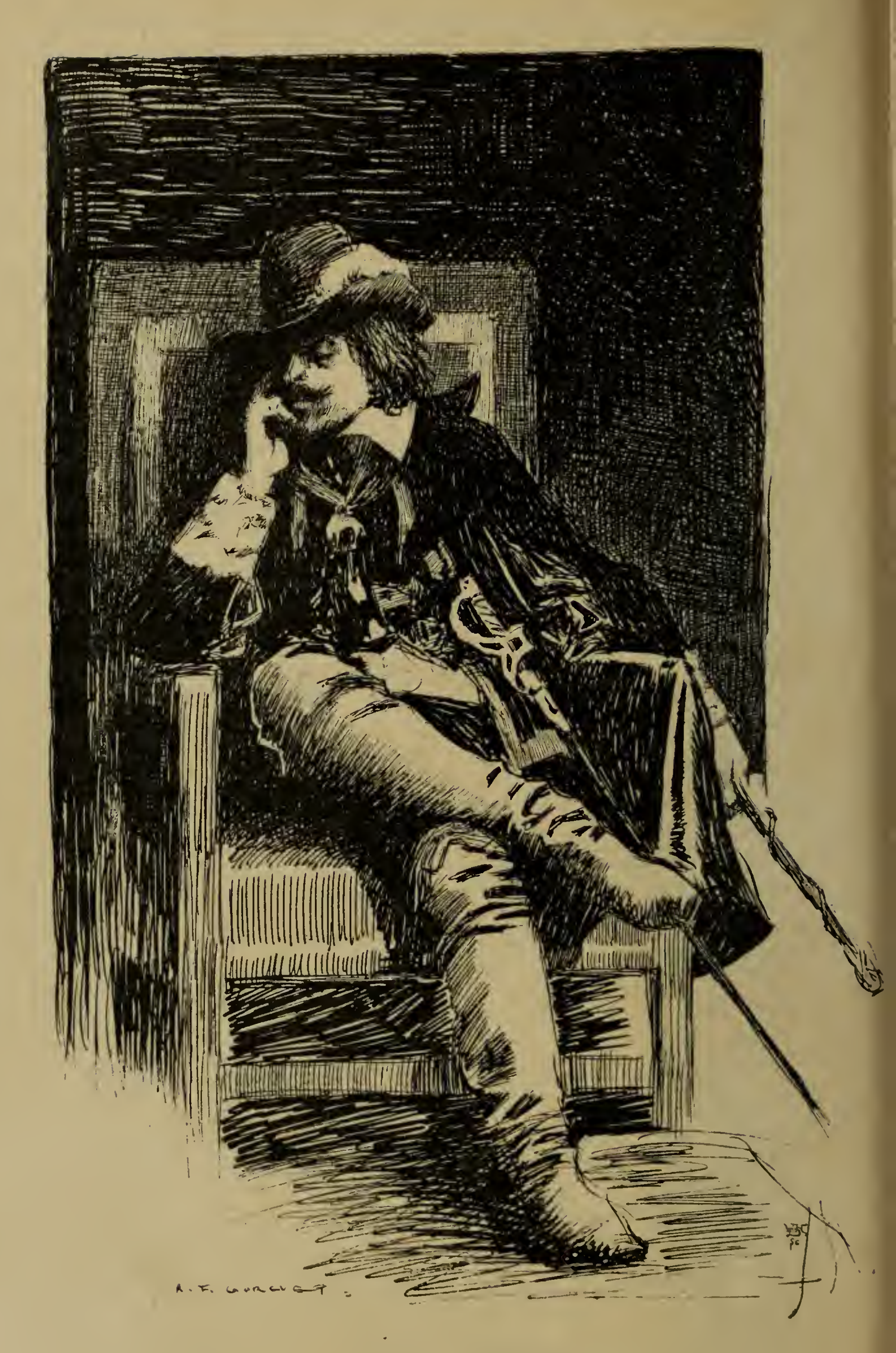
Et tout d'abord à notre toute jolie et toute gracieuse Reine, qui a déjà su remporter des succès à

un âge où les autres n'en sont ordinairement qu'à leurs débuts.

A ces Messieurs du Conservatoire, dont le concours nous a été si précieux.

A vous, enfin, Lézards, mes frères, qui affrontez le feu de la rampe avec tant de courage et de bonne volonté!

Et maintenant, aimables spectatrices et spectateurs, je réclame votre indulgence pour le pauvre conférencier, qui vous demande pardon d'avoir abusé si longtemps de votre patience et vous est profondément reconnaissant de la bienveillante attention que vous lui avez si généreusement accordée.



LE ROI CHARLES II

LE

SIXIÈME ACTE DE RUY-BLAS

LE ROI CHARLES II

Une salle du palais royal à Madrid. Au lever du rideau il fait nuit complète. Matalobos, puis don César de Bazan, font leur entrée par la fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE

MATALOBOS, DON CÉSAR.

MATALOBOS, *à don César.*

Sautez! Nous y voici. — Par saint Paul de Tudèle,
C'est faire œuvre de chats que vaguer sans chandelle
En un réduit plus noir que la gueule d'un four!
Qu'en dites-vous, seigneur cavalier?

DON CÉSAR.

Pour un jour
Fertile en accidents terribles ou burlesques,
Certes, celui-ci l'est. — Des côtes barbaresques,

D'où j'arrive tantôt, aux pays esquimaux,
Vit-on jamais pareille avalanche de maux
Fondre sur un pauvre homme en moins de vingt-quatre
[heures !

MATALOBOS.

Frère, il s'en est fallu de bien peu que tu meures !

DON CÉSAR.

C'est vrai ! mais grâce à vous, à votre estramaçon,
Dont vous jouez, corps-Dieu ! de maîtresse façon,
Ils se sont vite enfuis, étrillés d'importance,
Ceux qui restaient vivants des valets de potence
Qui m'emmenaient coucher dans un cachot bien noir ;
Et puis, demain matin sans doute, on m'eut pu voir,
Entouré de soldats et flanqué d'un bon Père,
Marcher vers le gibet. — Atropos, ma commère,
Rengaîne tes ciseaux ! — Bonhomme vit encor !
Merci, mon cher sauveur ! Hidalgo, régidor,
Capitaine ou soldat, car je vous dois ma vie.
Elle est à vous. — Disposez-en !

MATALOBOS.

J'ai bien envie
De vous la demander en combat singulier.

DON CÉSAR.

Quoi !

MATALOBOS.

Je vais m'expliquer. Ayons pour soin premier
De dissiper un peu ces compactes ténèbres.

(*Il bat un briquet et allume un flambeau.*)

DON CÉSAR *pendant ce temps le reconnaît.* (*A part.*)
O surprise!... Gardons l'incognito!

(*Il se dissimule dans la partie de la chambre restée obscure.*

MATALOBOS.

Les Guèbres
Ou Parsis ont raison d'adorer la clarté
De la flamme. Est-il rien de semblable en beauté?

DON CÉSAR.

Où sommes-nous? Chez vous? Par le ventre d'Hercule,
Vous êtes bien logé! Je vous en congratule.
Ces meubles précieux, ces marbres, ces orfrois,
Ces tapis levantins sont richesses de rois.

MATALOBOS.

Aussi, sommes-nous bien chez le roi.

DON CÉSAR.

Le roi Charle!
Vous raillez, cher Monsieur!

MATALOBOS.

Non pas, homme, je parle
Le plus sincèrement du monde. On peut ici
Causer tranquillement, sans danger, sans souci
Des indiscrets, des sots, des fâcheux,... des alcades;
Et nous allons causer — comme deux camarades.

DON CÉSAR.

Je le veux bien, mais quoi, dans le palais royal
Nous sommes bien cachés!

MATALOBOS.

Foi de brigand loyal!
Il est vide! Le roi, notre excellent monarque,
Est à la chasse aux loups. Pendant ce temps la barque
De l'État navigue à la diable. Un beau héros,
Digne de figurer dans les romanceros,
Gouverne sous le nom de notre souveraine.
Mais voilà trois grands jours qu'il n'a paru. La reine
A découché ce soir. Elle est on ne sait où!
Dans la ville elle court un royal guilledou,
Ayant au préalable envoyé majordome
Et duègnes au lointain. On peut dire qu'en somme
Ce palais est l'endroit de Madrid où chacun
Peut être le moins sûr de rencontrer quelqu'un.
Donc, seyez-vous d'abord et m'écoutez.

DON CÉSAR.

J'écoute
Et je me sieds. (*Ils s'assoient tous deux.*)

MATALOBOS.

M'étant trouvé sur votre route
Quand les noirs alguazils vous menaient en prison,
Je vous ai délivré. Quelle en est la raison?
C'est qu'on se gaudissait, dans la foule accourue
Au passage du guet, vous faisant par la rue
Une imposante escorte. On criait aux échos
Qu'on tenait captif le fameux Matalobos!

DON CÉSAR.

On le disait, c'est vrai!

MATALOBOS.

Moi, je vais te dire, homme,
Que ce bandit fameux, ce guerrier qu'on ne nomme
Qu'en tremblant dans Léon comme dans Aragon.
Ce glorieux filou, ce brigand parangon,
Détesté des maris mais adoré des femmes!
Ce proscrit, ce semeur de ruines, de flammes;
Ce vainqueur des archers de la Sainte-Hermandad,
Ce redresseur de torts qui, quoiqu'on demandât :
L'aumône, mendiant, — un baiser, jeune fille,
N'a jamais rien voulu refuser. Ce bon drille
Qui rend aux miséreux la dîme des moûtiers
Et sable avec ses gens dans d'énormes setiers
Le vin des gras abbés aux splendides prébendes.
Matalobos, enfin, qui commanda ses bandes
En Castille, en Navarre, à Séville, à Cadix,
Qui s'escrimant un jour, lui tout seul, contre dix

Alferez les tua tous les dix, à Grenade ;
Qui se rit du bourreau, des fers, de l'estrapade ;
Qui vingt fois coudoya la Mort sans nul émoi ;
Matalobos, le grand Matalobos, c'est moi ! (*Il se lève.*)

DON CÉSAR.

Hé, par la Sambregoy, je le sais bien, mon maître,
Je t'ai bien reconnu. Peux-tu me reconnaître,
Toi. Regarde-moi bien. (*Il se lève.*)

MATALOBOS.

Comment ! c'est Zafari !

DON CÉSAR.

Lui-même et qui, crois-le, dans sa moustache a ri
De te voir enflammé de si noble colère.

MATALOBOS.

Quoi, tu n'es pas rameur sur un banc de galère?
C'est bien toi que je vois ici, cher Zafari ?

DON CÉSAR.

En personne ?... eh ! tes flots d'éloquence ont tari,
Te voilà muet de surprise.

MATALOBOS.

Oh ! que je meure
Si je me doutais que c'est toi qui, tout à l'heure,

Échappait par mon aide aux griffes des sergents !
Mais dis-moi donc comment, pour quels motifs urgents,
Tu dus emprunter mon nom ?

DON CÉSAR.

Cela n'est que juste.
C'est bien contre mon gré ; le nommé Don Salluste,
Un mien parent, gredin comme il n'est pas permis
De l'être, a, sur mon dos noble de comte, mis
Les exploits dont tu t'es fait père légitime.
Ce marquis me tenait en assez piètre estime
Pour croire que j'allais, salissant mon blason,
Prêter mon aide à la plus noire trahison,
Au complot le plus vil, à la plus sombre trame
Qu'on eût jamais ourdi contre une faible femme.
J'ai pu tomber bien bas, mais mon cœur est toujours
Haut et fier comme il fut dans les plus heureux jours.
— Vrai Dieu ! je lui crachai mon mépris à la face
Sans barguigner. — Il eut cette vengeance basse
De me faire passer pour toi.

MATALOBOS.

Sango di mi !
Quelle étrange aventure ! Eh ! dis-moi, mon ami,
Que font dans ton récit ces termes de noblesse :
Ton blason, ton parent le marquis. — La grandesse
Se cache-t-elle ici sous un pourpoint à trous ?

DON CÉSAR.

Matalobos, je sais que sous tes cheveux roux

La tête est bonne et que sous ta vieille casaque
Bat un bon cœur... Tu sais mon secret.

MATALOBOS.

Par Saint Jacque
De Compostelle! ai-je deviné? Zafari.

DON CÉSAR.

Mon nom de guerre!

MATALOBOS.

Bon! j'eusse fait ce pari!
Puis-je apprendre de vous, seigneur, le véritable
Nom de Votre Grandeur?

DON CÉSAR.

Mon nom, railleur du diable!
Don César de Bazan, comte de Garofa!

MATALOBOS.

Ah! ah! la farce est bonne, ah! ah!

DON CÉSAR.

Qu'a donc ce fat
A se tordre en riant de façon idiote?

MATALOBOS.

J'en rirai longtemps.

Don César.

Quoi! Judas Iscariote!
Au moment où je fais de toi mon confident
Tu te permets... Allons, c'est être outrecuidant!

Matalobos.

Mon cher garçon, vraiment ton idée est bien drôle,
Mais pourquoi te fâcher? — Persister dans ce rôle
Serait fastidieux. — Tu plaisantais, j'ai ri...
Tu le prends maintenant de haut; je suis guéri
De ma gaîté, tout prêt, si tu veux, à te rendre
Raison, mais, tout de bon, pourquoi t'en vas-tu prendre
Entre tant de beaux noms, celui de don César
De Bazan. — Sais-tu point, mon ami, par hasard,
Que ce nom est celui du ministre sévère
Qui préside aux destins de l'État; qui naguère
Comte de Garofa tout court, par un cadeau
Royal, fut récemment créé duc d'Olmedo?

Don César.

Le ministre! César de Bazan! ça, je rêve?

Matalobos.

C'était donc sérieux? Ton regard, ta voix brève
Me font voir maintenant que tu ne riais pas.

Don César.

Sortons, Matalobos, sortons. Portons nos pas

Hors d'ici. Sang du Christ! il faut qu'enfin je sache
S'il est vrai qu'un faussaire, un intrigant se cache
Sous mon nom usurpé. Partons, je veux le voir,
Lui faire payer cher cette audace.

MATALOBOS.

Oh! ce soir!
Il est trop tard! Demain.

DON CÉSAR.

Tu ne cessais de geindre
Qu'on t'eût volé ton nom. A mon tour de me plaindre
Et de vouloir punir.

MATALOBOS.

Allons, quittons ce lieu...
Ah!

DON CÉSAR.

Quoi?

MATALOBOS.

Regarde!

DON CÉSAR.

Où donc?

MATALOBOS.

Sur le mur, au milieu
De ces portraits.

Don César.

Eh bien !

Matalobos.

Ce seigneur à la mine
Hautaine, habillé tout de noir, sur la poitrine
De qui pend le mouton d'or au bout d'un ruban
Cramoisi. C'est bien lui... Ton voleur, ton forban,
Ton Sosie ..

Don César.

Est-il possible ?

Matalobos.

Oui, celui que cherche
Ta vengeance est bien là.

Don César.

Brun, long comme une perche,
L'air un peu pleurnichard... Il semble un chevalier
De la Triste-Figure... Eh bien, c'est singulier,
Plus je vois ce quidam, plus je crois le connaître.
J'ai vu ce facies quelque part !... Oh ! le traître !
C'est bien lui, c'est Ruy-Blas ! Mais, comment a-t-il su
Mon véritable nom ? Sans doute à mon insu
Il a pu découvrir ce dont je fis mystère.

MATALOBOS, *écoutant.*

Silence, compagnon! Silence! Il faut nous taire.
N'entends-tu pas ces bruits au dehors?

DON CÉSAR, *regardant par la fenêtre.*

Des chevaux!
Un carosse escorté d'écuyers, des flambeaux,
Des gardes, des laquais portant sur leurs épaules
Six cadavres de loups suspendus à des gaules.

MATALOBOS.

Fuyons!

DON CÉSAR.

Il est trop tard! On vient

MATALOBOS.

Où nous cacher?
Là, derrière ce meuble. (*Ils se cachent derrière une table.*)

DON CÉSAR.

Il était temps!

SCÈNE II

LES MÊMES *cachés.* LE ROI *entre appuyé sur son confesseur, précédé de valets portant des flambeaux et suivi d'un écuyer, de pages et de gardes. — On voit défiler, au fond de la scène, des laquais portant les cadavres des six loups.*

LE ROI.

Archer,
Restez en sentinelle auprès de cette porte.
Vous autres, fouillez bien le palais. Qu'on m'apporte,
S'il ne pouvait marcher, le comte Guritan...
— Pourquoi me regarder d'un air ahuri tant?

L'ÉCUYER.

On ne pourrait trouver, Sire, le majordome.
Il n'est pas au palais.

LE ROI.

Peste soit du vieil homme!
Et la camerera-mayor ?

L'ÉCUYER.

Absente aussi.

Le Roi.

Qui donc m'introduira chez la Reine?

L'Écuyer.

Voici

Ce qu'on vient de m'apprendre, ô mon roi, tout à l'heure.
La Reine aurait quitté tantôt cette demeure
Et n'a pas reparu.

Le Roi.

Vraiment! qu'on aille alors

Me quérir le Ministre.

L'Écuyer.

Au dedans, au dehors,

Je m'en suis informé, — j'ai la ferme assurance
Que personne aujourd'hui n'a vu Son Excellence.

Le Roi.

C'est bien! Retirez-vous. (*Ils sortent tous.*)

SCÈNE III

LE ROI *seul en scène*, DON CÉSAR et MATALOBOS *toujours cachés.*

LE ROI.

Tout seul en ce palais!
Pauvre roi! dans le bois sauvage où tu te plais
A poursuivre le loup, à l'atteindre, à l'abattre,
(Hier, j'en tuais six ; j'en avais tué quatre
Avant-hier, c'est donc deux de plus. Beau progrès!)
— Tu t'assieds quelquefois sur la roche de grès,
Et songeur, tu revois tes glorieux ancêtres!
Oui, roitelet chétif, élevé par des prêtres,
Des femmes! sans prestige et sans autorité,
Tu pourrais cependant, — je dis la vérité,
Devenir un héros, un grand pourfendeur d'hommes;
Un démolisseur de remparts, toi qui te nommes
Charle, ainsi qu'on nommait ton formidable aïeul.
Tu pourrais, bien qu'étant faible comme un glaïeul,
Faire trembler le monde au seul bruit de tes armes.
Tu pourrais, si la guerre avait pour toi des charmes,
Montrer aux Espagnols un second Charles-Quint;
Battre le Prêtre-Jean ou l'Almorabaquin;
Prendre place au pinacle entre les plus hauts princes;
Surprendre des cités; conquérir des provinces

(Cela ferait très bien, tu n'en as plus des tas);
Phœbus ne dormirait jamais dans tes États!
Mais tu préfères, Charle, en philosophe, en sage,
Laisser sur l'Univers trace de ton passage
Plus légère ; marcher vers la postérité
Avec moindre bagage ; un surnom, mérité
Même, de Conquérant n'a rien qui t'émoustille.
Tu troquerais, Carlos, ton trône de Castille
Et ton lourd sceptre d'or pour le modeste lot
D'un seigneur campagnard, d'un hobereau falot
N'ayant d'autres soucis que la table et la chasse ;
Mais, regrets superflus, car il n'est rien qui fasse
Que tu ne sois — censé — le fils de ton père. — Où
La chèvre est attachée, elle broute. — Pérou,
Mexique, Espagne, Hainaut, Sicile, Brabant, Flandre,
Dieu te les a donnés. — Il devrait les reprendre.
Diadèmes fermés ou non, aigles et tours,
Héraldiques jouets, combien êtes-vous lourds?

Tout récemment j'ai pris pour femme une gaillarde.
Qui s'en serait douté? — Grassouillette, mignarde,
De lourdes tresses d'or et de beaux grands yeux bleus
Faïence. — Elle a l'*agcent* allemand. — Tous les deux
Nous faisions peu la paire au jour du mariage.
— C'est ma seconde épouse; encore que mon âge
Ne soit pas avancé, je ne suis plus jeunet
Et n'ai jamais été fringant comme un genet
D'Espagne. Aussi bien les enfants sont une gêne.
Nous vivions bien d'accord, sans amour et sans haine

Chacun de son côté. — Je suis fort peu paillard.
Mais ma gaillarde m'a découvert un gaillard
Qu'elle a chaud bombardé notre premier ministre.
— C'est, m'a-t-on raconté, quelque espèce de cuistre
Larmoyant et pudique ; amant de la vertu,
Grand faiseur de laïus et dont le nez pointu
Veut se fourrer partout. — Enragé de réforme
Il a, ces jours derniers, fait un scandale énorme
Au grand conseil d'État, poussant des cris de paon,
Piétinant, gambadant ainsi qu'un jeune faon.
Il semblait, parmi tous ces grands des deux Castilles,
Un barbet s'ébattant au plein d'un jeu de quilles !

Aussitôt qu'un rapport secret m'est parvenu,
Apportant mes six loups je m'en suis revenu
Mettre un peu le holà par ici. — Plus personne !
Sous ces voûtes l'écho répond seul quand on sonne.

(*Don César et Matalobos*
surgissent de derrière la table).

SCÈNE IV

LE ROI, DON CÉSAR, MATALOBOS.

DON CÉSAR, *tombant aux pieds du roi.*

Mon roi!

MATALOBOS.

Sire!

LE ROI.

Hein! que vois-je et quels sont ces guignols?

DON CÉSAR.

Sire! Il est en Espagne encor deux Espagnols!
Je viens d'entendre ici votre plainte suprême
Et moi, votre féal sujet, moi qui vous aime,
Je vous dis : Voulez-vous un vengeur? me voilà!

MATALOBOS.

Oui, s'il vous en faut un, nous serons ces deux-là!

LE ROI.

Vos noms?

DON CÉSAR, *se levant.*

Sire, je suis un fort bon gentilhomme
D'illustre et vieille souche. En deux mots on me nomme :

Don Cristobal, Guzman, Sancho, Pedro, César,
Comte de Garofa, pas loin de l'Alcazar.

LE ROI.

Qu'entends-je? Alors, c'est vous notre premier ministre?

DON CÉSAR.

Moi! non pas! Un farceur odieux et sinistre,
Un poète crotté, valet à ses moments
Perdus, à la faveur de maints événements
Merveilleux dont plus tard je ferai le fantasque
Récit, a pris mon nom, s'est caché sous mon masque.
Celle qui ceint au front votre royal bandeau
Par caprice inouï l'a fait duc d'Olmedo...

LE ROI.

Cet homme est fou.

MATALOBOS.

Non pas, Sire, et vous pouvez croire
Tout ce qu'il vous a dit — encor que cette histoire
Soit bien faite, en effet, pour troubler un cerveau.

LE ROI.

Et toi qui te fais son garant? Par quel nouveau
Conte à dormir debout vas-tu bien me surprendre?

MATALOBOS.

Mon nom en dit assez et je vais vous l'apprendre :
Luis de Morena, dit le Matalobos.

LE ROI.

Matalobos !

MATALOBOS.

Lui-même, en chair ainsi qu'en os,
Tout prêt à vous servir, s'il en était capable.

LE ROI.

Oses-tu bien paraître à mes yeux, misérable !
Holà ! garde !

DON CÉSAR.

Attendez, sire. Vos serviteurs
Par vous ne seront pas traités en malfaiteurs
Quand ils viennent offrir d'aider votre vengeance
A s'accomplir.

LE ROI.

Frayer avec pareille engeance !

MATALOBOS.

Je suis un hidalgo, noble comme le roi ;
Bien qu'un brin sacripant, mon zèle pour la foi
Catholique jamais n'émut le Saint-Office.
A Votre Majesté, je viens rendre service
Et suis un peu surpris d'être aussi mal reçu !

DON CÉSAR.

Non, Sire, mon espoir ne sera pas deçu

Et vous m'écouterez, car, en cette occurence,
Je me venge moi-même en vengeant votre offense.

MATALOBOS.

Et dans le même temps, je me venge aussi, moi.

LE ROI.

Et de qui?

DON CÉSAR.

De Ruy-Blas!

MATALOBOS.

Du ministre du Roi!

DON CÉSAR.

Du voleur de mon nom!

MATALOBOS.

Du zèle qu'il exerce
A réprimer le vol... à gêner le commerce!

DON CÉSAR.

Du pseudo don César!

MATALOBOS.

Du faux duc d'Olmedo!
Ma haine pour ce plat faquin va crescendo;
Plus je vois son portrait, plus cet aspect me vexe.

DON CÉSAR.

Majesté ! Disposez de nous !

LE ROI

Je suis perplexe !

DON CÉSAR.

Songez, Sire, songez à votre auguste front
Menacé ! Souffrirez-vous un pareil affront ?
Le diadème orné d'une paire de cornes !
Honte !

LE ROI, *se levant.*

Tu me convaincs ! Cette audace sans bornes
Mérite un châtiment prompt et sûr. J'hésitais
A me fier à vous, ne sachant si j'étais
Ou n'étais pas dupé. — Mais après tout, qu'importe !
Je me risque. Tant pis !

DON CÉSAR.

Dieu soit loué ! j'emporte
Votre consentement.

LE ROI.

Voici mon ordre exprès :
Vous, don César ou non, restez ici. — Tout près
De vous, je vais, caché dans la chambre voisine
Me tenir aux aguets. Sans doute, j'imagine,

Quelqu'un de nos amants, soit le duc d'Olmedo
Soit doña Maria, va faire *ignorado*
Sa furtive rentrée au palais. — Sur ta vie,
Arrête-le. — Tu m'en réponds?

DON CÉSAR.

L'âme ravie,
J'obéis. — Si le duc résistait, Majesté?

LE ROI.

Tu peux tuer ce drôle avec tranquilité.

DON CÉSAR.

Et si la reine crie ou se débat?

LE ROI.

Appelle,
Et je viendrai (*à Matalobos*) Vous, l'homme, à chaque
[sentinelle
Montrant cet anneau d'or, vous sortirez d'ici
Facilement.

MATALOBOS.

Oui, Sire.

LE ROI.

Et retenez ceci :
N'allez pas chez un juif mettre en gage ma bague ;
Mais parcourez Madrid, que votre bande drague

Les hauts et les bas fonds de la ville. Cherchez,
Fouillez avec vos gens les coins, les recoins ; chez
Les seigneurs, les bourgeois ; chez les femmes, les [moines ;
Plus que les policiers les bandits sont idoines
A faire le métier de limiers bien dressés.
Trouvez-moi nos fuyards, dépistez-les. Chassés
De leurs gîtes obscurs, qu'ils viennent se rabattre
Dans le palais royal. Je les veux tous les quatre :
Votre Ruy-Blas, la reine avec don Guritan
Et la vieille Albuquerque. — Allez, beau capitan,
Et faites vite ! — Allez !

MATALOBOS.

Je vole, ô grand monarque !

LE ROI, *s'en allant.*

Ça ne te change pas.

MATALOBOS, *sortant de son côté.*

Merci pour la remarque.

SCÈNE V

DON CÉSAR, *seul.*

Tout va bien, me voici confident du bon roi
Et je vais m'efforcer de lui plaire. — Ma foi !
J'avoue être un peu las du métier de bohême,
Et serais bien content de me fixer. — La blême
Et lugubre famine a perdu tout attrait
Pour moi. — Je me fais vieux. — Gagnant par un beau
L'appui de don Carlos en lavant son injure, [trait
Je serais à la cour en très bonne posture
Et pourrais me pousser aux lucratifs emplois.

(*Se laissant tomber dans un fauteuil.*)

Ouf ! je suis éreinté ! La nature a ses lois
Et la fatigue a mis du plomb sur ma paupière.
Je ne dois pas dormir pourtant. — Opposons fière
Résistance à Morphée (*il bâille*). Ah ! Je n'y puis tenir,
Je m'endors... Levons-nous... Le roi va revenir...
Luttons... (*il s'endort*).

SCÈNE VI

LA REINE, *ouvrant une porte secrète avec précaution,*
DON CÉSAR, *endormi.*

LA REINE.

Santa Virgen! m'y voici — saine et sauve!
Je vais pouvoir sans bruit regagner mon alcôve.
Nul ne se doutera, demain, à mon lever,
Que cette nuit le roi n'aurait pu me trouver
Dans le lit conjugal, s'il eût pris au brave homme
Le peu fréquent désir d'y venir... faire... un somme.
Quelle horrible journée et quel événement
Affreux... Ce pauvre Ruy-Blas. — Mais, en ce moment,
Le plus pressé n'est pas de pleurer sur sa perte.
Gagnons ma chambre.

(*Elle aperçoit don César.*)

Ciel! me voilà découverte
Et perdue. Un homme est là. Sur ce siège... il dort,
Il dort! — Ah! je respire un peu. — Sur ma croix d'or
Je fais vœu si j'échappe à l'embûche nouvelle,
De brûler au Pilar une énorme chandelle.
Tâchons de passer tout doucement. — Il remue!
Non!... C'est un beau garçon!. . Mon âme est bien
S'il allait s'éveiller... C'est un jeune veneur [émue,
De la chasse du roi, sans doute, ce seigneur?

Je ne l'ai jamais vu... Sa moustache est soyeuse.
Il a l'air noble et fier... Serai-je assez heureuse
Pour passer près de lui sans troubler son sommeil?
Ses cheveux sont bouclés, son teint frais et vermeil...
Du courage, avançons.
(*Elle heurte un tabouret.*)

DON CÉSAR, *s'éveillant en sursaut.*

Qu'ai-je entendu? Qui vive?
Qui va là?

LA REINE.

Moi, seigneur, et plus morte que vive.
Vous m'avez fait bien peur. — Je venais de par là.
(*Montrant la porte.*)
Et je ne savais pas trouver quelqu'un...

DON CÉSAR.

Holà!
La belle enfant, qui donc êtes-vous bien?

LA REINE.

Suivante
De la Reine, Seigneur, de plus votre servante...
Mon nom est... Cassilda...

DON CÉSAR.

Le maladroit conscrit
Qui veille à cette porte, à qui l'on a prescrit

De ne laisser entrer personne sans un signe
Emanant du roi même, a mangé la consigne
Pour vous, pour vos beaux yeux?

LA REINE.

Pardonnez-lui, seigneur.
C'est... c'est mon fiancé.

DON CÉSAR.

Vraiment, sur mon honneur!
Vous êtes trop jolie et trop appétissante
Pour un simple soldat.

LA REINE.

Oh! Seigneur!

DON CÉSAR.

Ravissante
Enfant blonde aux grands yeux d'azur si langoureux,
Vous auriez pu trouver un tout autre amoureux
Parmi les grands d'Espagne ou parmi les beaux pages?

LA REINE.

Oh! je suis d'un pays où les filles sont sages!

DON CÉSAR.

Avant que de faiblir, ma belle, on l'est toujours.
Mais, croyez-moi, le temps est bien court des beaux
[jours!

Il faut en profiter. — Comme font les abeilles
Qui s'en vont butiner aux corolles vermeilles,
Pour y puiser le suc d'un miel suave et doux.
Nous, d'amours en amours, volons! — préparons-nous
Un savoureux régal pour le soir de la vie :
Le miel des souvenirs... La morale, ma mie,
Ma morale, du moins, la voilà !

LA REINE.

Comme il parle
A mon cœur comme il chante ! Ah ! je plains le roi
[Charle!
Ruy Blas, auprès de lui, m'eut semblé comme un dieu;
Mais celui-ci ! Qu'il est beau! Ses yeux pleins de feu,
Son organe enchanteur. — L'autre semblait de glace
En me parlant... et puis... sa dernière grimace
Etait si lamentable!... Allons, vais-je oublier!
Si tôt! ce serait mal...

DON CÉSAR.

Vous songez?

LA REINE.

Cavalier,
Comment vous nomme-t-on ?

DON CÉSAR.

César.

LA REINE.

Oh! c'est étrange!
Quelle coïncidence!

DON CÉSAR.

Ai-je un nom, mon cher ange,
Qui vous déplaise?

LA REINE.

Non.

DON CÉSAR.

Pourvu que son porteur
De vous plaire un petit moment ait le bonheur,
Il sera comblé...

(Il prend la reine par la taille et l'embrasse, celle-ci le repousse vivement.)

Bah! Point de plaisir sans peine!
Redoublons! *(il recommence.)*

SCÈNE VII

LES MÊMES, *le Roi sortant d'une autre porte secrète.*

LE ROI.

Monsieur! Ne touchez pas à la reine !

LA REINE.

Le Roi!

DON CÉSAR.

La Reine! Bon, c'était la Reine!

LE ROI, *ironique.*

Eh bien,
Madame, à votre époux ne direz-vous donc rien!
Il était temps, je crois, d'interrompre la fête.
Pensez-vous que j'étais à l'aise en la retraite
Que don Philippe deux ménagea dans ce mur?
J'ai tout entendu, tout. Maintenant je suis mûr
Pour l'état de cocu, n'est-ce pas ?

LA REINE.

Croyez, sire!...

LE ROI.

Je crois ce que je vois. — Puis-je rien voir de pire?

DON CÉSAR, *montrant la reine.*

Sire, prenez pitié...

LE ROI.

Rappelez-vous Ruy-Blas!
Le faux Bazan, le cuistre usurpateur.

DON CÉSAR.

Hélas!

LE ROI, *ironique.*

Vous parliez de venger notre royale injure.

DON CÉSAR.

Je ne connaissais pas la reine.

LA REINE.

Je le jure,
Ce Ruy-Blas, — oui, j'en fais le solennel serment,
Sut plaire à votre femme, mais être son amant,
Jamais! — De ce forfait il n'était pas capable!...

(*A part, regardant César.*)

Ah! si c'eût été lui! — Donc, si je fus coupable
C'était d'intention, Sire, mais non de fait.

LE ROI.

Alors, ce fol amour?

LA REINE.

Il n'y a rien de fait!

SCENE VIII

LES MÊMES, MATALOBOS *entrant suivi des porteurs de civières et des gardes; plus tard le* MARQUIS DE SANTA-CRUZ *et le* COMTE D'ALBE.

MATALOBOS.

Victoire !

LE ROI.

Hé! c'est Matalobos!

MATALOBOS.

La chasse est bonne ;
A Votre Majesté j'apporte la personne
(Morte ou bien peu s'en faut) qui prenait indûment
La qualité de duc d'Olmedo!

LE ROI, *s'asseyant.*

Quoi. vraiment?
Il s'est donc fait justice?

MATALOBOS.

On n'en sait rien. — En outre
J'apporte aussi le corps roide comme une poutre

Du sieur don Guritan, le vieillard le plus sec
Qu'on puisse transporter... On vous l'amène avec
Son co-cadavre, là, chacun sur sa civière.

(*Il fait entrer des hommes porteurs de brancards sur lesquels sont Ruy-Blas et don Guritan, gardes, seigneurs*).

La Reine.

Que va-t-il se passer?

Matalobos.

Faisant à ma manière,
J'ai vite découvert la petite maison
Qui servait de retraite à Ruy-Blas. — La raison
Pour laquelle il aimait à se terrer m'échappe. —
Par mes gens je la fis cerner sans bruit; la trappe
Ouverte d'une cave attirant mes regards
J'y pénétrai, — soufflant, roulant des yeux hagards,
Un homme gisait là, par terre, sur la dure.
Approchant mon flambeau de sa pâle figure
Je reconnus monsieur (*montrant Guritan*). Je le fis
Et d'un! je remontais et cherchais à passer [ramasser.
Par dessus le vieux mur du jardin, quand Ignace
Goulatromba qui cherche à marcher sur ma trace
Et qu'estimant beaucoup j'ai fait mon lieutenant,
Goulatromba survint. Je l'aperçus tenant
Dans ses bras vigoureux votre premier ministre,
Blême, le nez pincé, les yeux cerclés de bistre.
Mon Ignace s'était introduit bravement
Dans la maison par l'huis aux vantaux simplement

Poussés mais non fermés. — Et de deux! — Le faux
De Garofa semblait bien mort. [comte

LE ROI.

Bon, c'est le compte
Des hommes à trouver; à présent, nul besoin
De rechercher la reine; elle est là, dans ce coin,
Nous allons décider de son sort tout à l'heure.
Achève ton rapport.

MATALOBOS.

En quittant la demeure
Où s'étaient accomplis deux crimes, j'avisais
A faire transporter nos morts et je pensais :
Ce serait déroger que faire la besogne
De portefaix ; soldats sommes-nous et je cogne
Aux contrevents bien clos des maisons d'alentour :
Au nom du Roi! J'éveille et contrains tour à tour
Quatre braves bourgeois à faire la corvée.
En route Guritan est resté bouche bée
N'exhalant plus un souffle et Ruy-Blas qui d'abord
Ne remuait pas plus qu'un pieu, semblant du bord
De l'avare Achéron vouloir revenir, bouge
A présent quelque peu.

LA REINE.

Ruy-Blas vivrait!

MATALOBOS.

Le rouge
Envahit lentement son visage si blanc
Quand nous l'avons trouvé là-bas.

LE ROI.

Que sur ce banc
On le dépose assis; qu'on aille quérir vite
Mon premier médecin.

PÉREZ, *apothicaire, un des porteurs, s'avançant.*

Sire, excusez, j'hésite
A prendre la parole en si noble congrès...
N'envoyez pas chercher de médecin... Tout près
De vous voici quelqu'un qui peut tenir sa place
Avantageusement.

LE ROI.

Tu sembles plein d'audace...
Qui donc es-tu?

PÉREZ.

Pérez, connu dans mon quartier,
Apothicaire-expert, logeant au Gros-Mortier
D'argent, rue Esteban...

LE ROI.

Ton infime science
Peut ranimer cet homme?

PÉREZ.

Ayez-en l'assurance.

De la Sainte-Hermandad, confrère assermenté,
Hier cet homme-là m'avait fort tourmenté.
J'étais prêt à le faire arrêter... Car sa mine
Etrange et ses yeux fous (quand, dans mon officine
Il vint pour acheter du poison) m'avaient fait
Croire qu'il méditait quelqu'horrible forfait.
Je n'osais cependant lui refuser. — Tragique
Et d'un pas solennel il quitta ma boutique
Emportant...

LA REINE.

Un poison ?...

PÉREZ.

Un mélange anodin
De divers ingrédients somnifères.

DON CÉSAR.

Gredin !
Il échappe à la mort !

LA REINE, *à part.*

Ce Ruy-Blas ressuscite !
Tout va recommencer...

LE ROI.

Voyons la réussite
De ta cure, Pérez...

PÉREZ.

Je lui fais respirer
Ce flacon, simplement...

LE ROI.

Il vient de soupirer...

LA REINE.

Il baille... étend les bras... ouvre les yeux!...

RUY-BLAS.

Où suis-je?
Quoi, je respire encor... Comment? par quel prodige?
La reine!... Ah! je suis mort et c'est le paradis...
La reine!... Zafari!...

MATALOBOS, *bas à César.*

Pas un maravédis
A donner de sa peau, le roi pâlit et fronce
Son auguste sourcil...

RUY-BLAS, *à César.*

Cher ami, que m'annonce
Cet air sévère et froid?

DON CÉSAR.

Vous le saurez, Ruy-Blas!

Ruy-Blas, *comme en un rêve.*

Ruy-Blas!...oui, c'est mon nom! — Le marquis de Finlas,
Un jour, m'avait fait prendre un plus beau nom, un
Mais j'ai tout dépouillé... Ce costume de pitre [titre...
Est le mien... Je l'ai dit, dans mes derniers hoquets:
« Je m'appelle Ruy-Blas et je suis un laquais! »
Je suis heureux pourtant, car, en mourant, l'haleine
De celle que j'aimais, d'un ange, de ma reine,
A caressé ma lèvre... (*Se soulevant.*)
Oh! je ne suis pas mort!
Malheur! trois fois malheur!... Mais don Salluste dort
De son dernier sommeil... là-bas... dans la cassine...
Où tantôt j'ai puni sa fureur assassine...
Le monstre a rendu l'âme!

Don Salluste, *un des porteurs, s'avance et se découvre.*

En es-tu sûr, Ruy-Blas?

Ruy Blas.

Lui!

Don César.

Mon affreux cousin!

Ruy-Blas.

Lui!

La Reine.

Don Salluste! hélas!

Voilà bien le bouquet!

LE ROI.

J'exige qu'on m'explique
Tout cet imbroglio...

DON SALLUSTE.

Sire, au roi catholique
Je vais tout révéler. — Je conviens de mon tort!
Je voulais me venger de la reine. — Un butor,
Un pédant, — un poète! — était à mon service.
J'en fis un grand seigneur. — Il monta, de l'office
Aux degrés du trône — âne affublé de la peau
Du lion, et portant ainsi qu'un oripeau
Le nom de mon parent César dont les scrupules
M'auraient un peu gêné... Les pudeurs ridicules
Du pleutre ont égayé les cancans du palais...
Attiré dans un piège hier, car je voulais
Le compromettre avec la reine et m'en défaire,
Il a su s'en tirer...

LE ROI.

Epouvantable affaire!
Quel scandale et quel bruit tout cela va causer!
Continuez, monsieur...

DON SALLUSTE.

On vit Ruy-Blas oser
Au travers de mon corps, passer ma propre épée!
Dans les flots de mon sang croyant l'avoir trempée
Il absorba *presto* sa fiole de poison...

RUY-BLAS.

Roi! le laisserez-vous vanter sa trahison,
Ce reptile sauvé par un noir maléfice?...

DON SALLUSTE.

Maléfice? non pas!... mais j'ai quelque malice...
Et je ne voulais pas, si j'étais découvert
Un jour, devant le roi me trouver pris sans vert.
Je songeais à finir d'une façon tragique,
Feindre de me tuer à la manière antique
Et plonger dans mon sein le fer de mon épée...
La bonne foi de tous eût été bien trompée
Si l'on m'eut cru défunt. — Ce glaive est à ressort.
La lame à volonté dans la garde entre et sort.
Tels on voit les poignards des scènes de banlieue.
Avant que d'être pris j'eusse mis une lieue
Entre Madrid et moi...

LE ROI.

C'est très intelligent,
Mais canaille à l'excès... Terminez...

DON SALLUSTE.

Ne bougeant,
Ni parlant, de mes sens ne gardant que l'ouïe...
J'attendis... Ruy-Blas mort, la reine évanouie
Prenant tout bonnement le meilleur des partis...
Je tirai le verrou de la porte — et sortis —

A mon aise, riant tout bas de ce Gribouille
Qui, pour emprisonner son monde, le verrouille
Quand il est avec lui du côté du verrou.

LE ROI.

Abrégez !

DON SALLUSTE.

Supposant que j'allais trouver où
Terminer cette nuit dans un logis tout contre,
J'allais m'en enquérir quand je fis la rencontre
De vos sbires qui m'ont réquisitionné
Pour porter un vieillard au teint congestionné...

LE ROI.

Tiens ! j'avais oublié celui-là ! — Voyons, frère,
Le second mort. Sur lui ton art d'apothicaire
Peut aussi s'exercer ?

PÉREZ.

Sire, je suis resté
Tout confus de l'honneur que Votre Majesté
M'a déjà fait. — Je vais examiner cet autre...
Quoi... c'est stupéfiant !... Comment ce bon apôtre
Veut se faire passer pour mort !...

LE ROI.

Pas de transport,
Dis-nous ton diagnostic.

PÉREZ.

Ivre, comme un vieux porc,
Ivre-mort!

LE ROI.

Se peut-il? Ne te trompes point, homme!

PÉREZ.

Non, Sire. Je dis vrai.

DON CÉSAR.

Le pauvre majordome !

LA REINE.

Ivre, don Guritan!

LE ROI.

S'être à ce point sali !

PÉREZ.

Heureusement, j'ai là mon flacon d'alcali.

(*Il place un flacon sous le nez de don Guritan*).

DON GURITAN, *s'éveillant.*

Atcham ! Atchim! Atchoum !... Ça je fais un sotrêve !

LE ROI.

Non, tu ne rêves pas.

DON GURITAN,

Le Roi ! Majesté !

LE ROI.

Trève
Aux démonstrations. Dites-nous maintenant
Comment vous avez pris l'état inconvenant
D'ivrogne.

DON CÉSAR.

Allons, parlez !

DON GURITAN.

Tiens, mon bel adversaire !
Vous m'avez bien touché. Mon compliment sincère.

DON CÉSAR.

Sans ombre de rancune ?

DON GURITAN,

Oh ! non, prenez ma main.
Quand vous m'avez laissé couché sur le chemin,
Je n'étais pas blessé. — Vous voyez cette boucle
Ornant mon baudrier, où brille une escarboucle ?
Elle m'a préservé. Par un bon coup d'estoc
Vous avez frappé là cette plaque. Le choc
Violent me fit tomber tout roide à la renverse,
Mon crâne ayant sonné sur le sol... Une averse
Survint qui ranima mes sens abasourdis.
Je me traînai plus loin... Mes membres engourdis

Ne pouvaient me servir qu'à peine... Tout en nage,
Je geignais... Je jurais... En m'armant de courage
Je partis à tâtons dans la nuit. — Tout à coup,
Un soupirail béant... une gueule de loup...
M'engloutit... Je tombai dans une cave noire
Et perdis derechef connaissance... O l'histoire
Que je conte est navrante .. En revenant à moi
J'avais soif... Une soif ardente... Avec émoi
Je demandais au ciel sa goutte de rosée,
Tel Ismaël perdu dans le désert... Posée
Sur un chantier poudreux une tonne apparut
A mes regards ravis... Enragé, comme en rut,
Je me précipitai, collant à la canelle
Ma bouche avec amour... et. . je ne me rappelle
Plus rien... Sire, j'ai dit la triste vérité.
Puisse mon souverain n'être pas irrité
Contre son serviteur...

LE ROI.

Ainsi que le Calife
Haroun al Raschid qui, dans le Généralife.
Impassible et serein, laissait dire aux conteurs
Leurs fabuleux récits; ainsi tous les acteurs
De ce drame étonnant ont pu, devant leur juge,
Mensonge ou vérité, tout dire....

LA REINE.

Le refuge
Du pécheur n'est-il pas en la bonté du roi.
Sire, espoir et pardon!

DON CÉSAR.

La justice pour moi!

DON SALLUSTE.

Oubli, Sire!

MATALOBOS.

Amnistie!

RUY-BLAS.

O Majesté, clémence!

LE ROI.

Par où dois-je finir? Par où? — Par l'indulgence!
Ecoutez : Tout ceci doit rester un secret
Pour le commun du peuple... Un courtisan discret
Doit cacher de son mieux les fêlures du trône,
Les taches de la pourpre.... Un manteau long d'une
Fut jeté sur Noé, qui montrait trop crûment [aune
Son lamentable état, par un fils vivement
Affligé de ce manque inouï de tenue...

. . . .

Comme sur un récif dont le chef dans la nue
Monte et se perd voilé par la brume des mers,
Vos rois doivent siéger très haut... Les flots amers
Des accusations basses et venimeuses,
Des bruits calomnieux, des lâches et baveuses
Insinuations peuvent battre ce roc....
Impavide et superbe il reste sous le choc

Des vagues déferlant leur eau vaseuse et sale.
L'écume tourbillonne au gré de la rafale.
Ses jaillissants efforts n'éclaboussent jamais
Que les pieds du colosse. — Or, voici désormais
Ce qu'en mon droit divin, moi, votre roi, j'ordonne :
A la reine, égarée un moment, je pardonne;
Le mal étant moins grand qu'on l'avait supposé.

LA REINE.

Sire, soyez béni!

LE ROI.

Bien loin d'être opposé
Au choix judicieux que naguère vous fîtes
D'un ministre d'Etat, je le maintiens.

LA REINE.

Vous dites
Que Ruy-Blas restera?

LE ROI.

Qui parle de cela ?
Le ministre a pour nom don César, — le voilà
Le seul vrai don César de Bazan, j'imagine.

LA REINE.

Quoi, sire, il se pourrait...

DON CÉSAR, *à la reine.*

Oh! volupté divine!
Rester toujours auprès de vous!

LA REINE.

Toujours, toujours!

(*Le roi écrit quelques mots sur un parchemin*)

LE COMTE D'ALBE, *qui vient d'entrer avec le marquis de Santa-Cruz pendant le discours du roi.*

Marquis de Santa-Cruz, parlez-moi sans détours,
Suis-je dans mon bon sens? — Mais ce n'est pas le même
Don César qu'autrefois?

LE MARQUIS DE SANTA-CRUZ.

Comte d'Albe, je n'aime
Pas les mauvais plaisants. —J'y vois clair, Dieu merci!
J'ai connu don César pas plus haut que ceci...
En grandissant il a très peu changé.

LE ROI, *tendant le parchemin à don César.*

La Reine
Vous fit duc d'Olmedo, restez duc. Avec peine
Je me séparerais d'un loyal serviteur...
Titres et dignités, gardez tout.

DON CÉSAR.

Peu flatteur,
Je ne veux pas non plus outrer mon importance,
Mais pour le suppléer en toute circonstance
Le roi me trouvera.

LE ROI.

Merci. — Le bon larron
Matalobos a plus de troupes qu'un baron.
Avec fruit nous avons employé ses services ;
Aussi le nommons-nous colonel des milices
Bourgeoises de la ville, et chargé du maintien
De l'ordre dans Madrid.

MATALOBOS.

Je serai le soutien
La plus ferme du roi ; le plus beau des gendarmes.

RUY-BLAS.

Mon rêve est bien fini. Coulez, coulez, mes larmes !
Visions qui berciez mon cœur ensommeillé...
Fuyez, disparaissez, car je suis éveillé !

LE ROI.

A nous deux maintenant, seigneur comte d'Oñate,
Je suis fort peu content de vous. — Pour prendre date,
A partir de ce jour vous êtes remplacé.

DON GURITAN.

C'est ce que je craignais !

LE ROI.

Messieurs, je suis glacé,
Cette nuit sans sommeil et pleine de surprises
M'a beaucoup fatigué. (*A Salluste*) Vos sottes entreprises

Ont causé tout le mal, Finlas, mais vos aveux
Intercèdent pour vous. — Allez, quittez ces lieux
Et gagnez au plus tôt votre marquisat.

DON SALLUSTE.

Sire,
J'obéis. (*A part*) Après tout, mettons la chose au pire,
Je laisse encore ici César avec l'emploi
Que je lui destinais d'abord.

MATALOBOS.

Quelle est la loi
De Votre Majesté, quant à Ruy-Blas? — Le pendre?

LE ROI.

L'exiler seulement.

RUY-BLAS, *à part.*

La reine vient d'entendre
Ma sentence et n'a pas daigné me regarder!
Elle n'a d'yeux que pour César.

DON GURITAN, *à Ruy-Blas.*

Veux-tu garder
Avec moi son doux culte, à l'ingrate sirène?
Viens, tu seras mon fils; en parlant de la reine
Nous nous consolerons tous les deux.

RUY BLAS.

Oui, merci,

Vous êtes bon.

LE ROI.

N'ayant plus rien à faire ici,

Je vais dormir. Seigneurs, Dieu vous tienne en sa garde !
Je vous baise les mains, Madame. (*A Ruy-Blas*) Et vous,
[beau barde,
Bon voyage, Monsieur ! Adieu, priez pour moi.

DON CÉSAR.

Vive le Roi !

DON SALLUSTE.

Vive le Roi !

MATALOBOS.

Vive le Roi !

(*Le roi sort, précédé d'un porte-flambeau et de ses pages; suivi de l'écuyer et du confesseur*).

SCÈNE IX

RUY-BLAS, CÉSAR, SALLUSTE, GURITAN, LA REINE, *seigneurs, valets et bourgeois.*

DON CÉSAR, *à Ruy-Blas.*

Va, je ne t'en veux pas.

RUY-BLAS.

Elle t'aime!!!

DON CÉSAR.

Hé, je gage
Que tu dis vrai.

RUY-BLAS.

Si vite!

DON CÉSAR.

Oh! l'amour n'a pas d'âge,
Pour envahir la vie, un moment lui suffit.

DON SALLUSTE, *à Ruy-Blas.*

Mais demande-lui donc, au moins, comment il fit.

DON CÉSAR.

En ne lui montrant point une mine pleurarde,
En attaquant gaiement. —L'amour à la houzarde!
Frère, il n'est rien de tel!

DON SALLUSTE, *à César.*

Adieu, monsieur le duc.

DON CÉSAR.

Ecoutez, mon cousin, et vous vieillard caduc,
Et vous tous, messeigneurs. Bannissez toute crainte.
Sous mon gouvernement, on pourra, sans contrainte,
Ecumer largement la marmite aux impôts.
Maltôtiers, gabelous, agents fiscaux, suppôts
Des taxes de l'Etat vont rentrer en campagne.
Pas de sensiblerie. — On prétend que l'Espagne
Souffre, maigre brebis qu'on tondit de trop près.
La laine aura bientôt repoussé. Même après
La moisson engerbée on peut glaner encore
Et trouver des épis dans les champs. Que j'abhorre
La vertu trop farouche et le trop grand souci
Des misères du temps! Bannissons-les d'ici
Ces ennuyeux prêcheurs, ces pesants moralistes
Qui, des grugeurs du peuple ayant dressé des listes,
Vont clabauder partout que l'on pille au conseil.
On a toujours pillé. — Rien n'est, sous le soleil,
Nouveau, dit le proverbe, et puisqu'en cette vie
Le destin devant nous dressa table servie,

Prenons place au banquet! Messieurs, bon appétit!
Ce siècle, croyez-moi, n'a rien de plus petit,
De moins noble qu'un autre. Après bien des années
Nos fils feront de même. Il n'est de Pyrénées
Hautes assez vraiment, pour endiguer cela.
Que ce soit en deçà, que ce soit au delà,
Noirs, blancs, rouges ou bleus, les hommes politiques
Ont partout mêmes mœurs, partout mêmes pratiques.
Il existe deux camps : les plumés, les plumeurs.
Mange ou sois dévoré; pleure ou ris; vis ou meurs!
Restons du bon côté!

(*Il offre la main à la reine et sort suivi d'une partie des assistants.*)

MATALOBOS, *à don Salluste.*

Bravo! Serait bien cuistre
Qui le contredirait, hein?

DON SALLUSTE.

C'est un grand ministre!

